

IN MY ROOM

Feuille d'information consacrée à Brian Wilson et aux Beach Boys

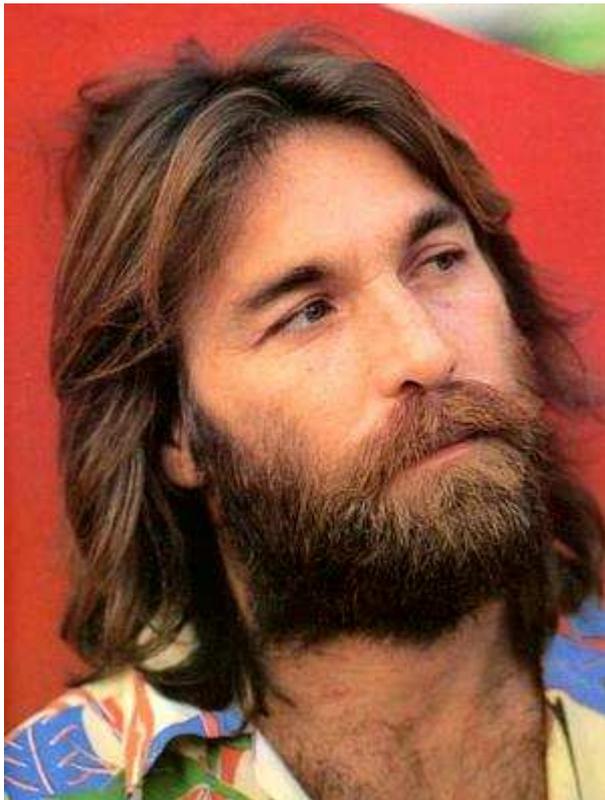
N° 5 – Été 2006

DENNIS WILSON et les BEACH BOYS

2ème partie, 1969 - 1983

Dennis trouve sa voie (1969 - 1975)

A la fin des années soixante, les Beach Boys sont globalement largués : les problèmes de Brian, leur identification tenace avec la Californie de papa au moment où celle-ci devient « l'épicentre de la contre-culture *underground* »¹, tout cela et le reste – à commencer par leur nom ridicule les renvoie dans les poubelles de l'histoire musicale californienne dont on ne souhaite pas vraiment les voir ressortir, malgré leur bonne volonté (Mike accompagne les Beatles à Rishikesh, Carl est objecteur de conscience, ils jouent régulièrement au Fillmore East, tournent avec le Buffalo Springfield...). C'est le moment justement que choisit Dennis pour tout tenter et, provisoirement, tout réussir.



En décembre 1970, sort un 45 tours signé Dennis Wilson & Rumbo (pseudonyme du claviériste Daryl Dragon qui restera longtemps associé aux tentatives de Dennis)². C'est la deuxième fois qu'un Beach Boys sort un 45 tours sous son nom, après le « Caroline, No » de Brian en 1966. Les 2 faces sont magnifiques : « Sound of Free » d'abord, co-signé par Mike Love ; « Lady » ensuite, un de ces titres d'une telle évidence qu'on a l'impression de l'avoir toujours entendu. Les sœurs Rovell en donneront

¹ Christophe Bourseiller, *Castaneda*, éditions du Rocher, 2005, page 95.

² Ces deux titres sont aujourd'hui uniquement disponibles sur les bootlegs consacrés à Dennis ou certains de ceux consacrés aux Beach Boys (par exemple sur *Landlocked, the unreleased 1970 album & more* de chez Capital (sic !)

Edito

C'est l'été !

Comme promis, voici donc la deuxième partie de l'histoire de Dennis Wilson.

Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, un de nos reporters a croisé Carolyn Edwards.

Et comme deux bonheurs n'arrivent jamais seuls, un nouvel album (sic) des Beach Boys, une possible réunion sur scène des Garçons et Capitol qui innove follement !

Mais, bientôt l'automne, avec un n° 6 consacré à la période « Brian's Back ». Toutes les contributions sont les bienvenues. Vous savez où nous trouver !

Enjoy !

Charlie Dontsurf

une version, elle aussi magnifique, 2 ans plus tard³. Déclaration d'indépendance ? Difficile à affirmer puisque « Lady » fait partie des nombreux morceaux enregistrés pour le premier album chez Warner qui finira par s'intituler « Sunflower » (voir IMR 2) ; quant à « Sound of free », il bénéficie de larges contributions des frères Wilson : Carl à la guitare, Brian aux backing vocals. A la même période, il entame une carrière cinématographique prometteuse aux côtés de James Taylor dans le film devenu culte de Monte Hellman, « Two-Lane Blacktop » (voir IMR 4 et pages suivantes).

Son mariage avec Barbara Charren l'a stabilisé : les frasques, l'affaire Manson sont pour un moment oubliées.

Au sein des Boys, Dennis ne chôme pas non plus puisqu'il apporte une grande partie du matériel de l'album « Sunflower » : 4 titres et non des moindres puisqu'on y trouve « Slip on Through » et « Forever ».

Pourtant, malgré toutes ces réussites, Dennis va être absent de l'album suivant, « Surf's up ». On a émis des hypothèses et j'en ai rappelé quelques-unes dans ma chronique de l'album (voir IMR 2). Où est la vérité ? Peu importe, à vrai dire, mais force est de constater que l'album est moins bon que le précédent, qu'il sent parfois le remplissage et qu'une ou deux contributions de Dennis n'auraient certainement pas fait de mal ...

En 1972, les tensions au sein du groupe se sont accentuées (Bruce partira bientôt) et l'on sent de plus en plus qu'au travail de groupe se substituent des travaux individuels plus ou moins aboutis. L'album « Carl & The Passions » présente ainsi 2 morceaux de Dennis qui tranchent radicalement avec le reste (voir IMR 2). Il est surprenant, par ailleurs, que ce soit l'un des deux, « Cuddle up », qui ait été retenu pour représenter le disque et faire le lien avec *Pet Sounds* (rappelons que l'album, lors de sa première sortie US est couplé avec une réédition de PS), comme le montre le jingle enregistré à l'époque⁴, car, il

³ Disponible, elle, officiellement, sur *Pet Projects* chez Ace Records, 2003 (beaucoup plus facile à trouver que la réédition de l'album *Spring*).

⁴ On peut l'entendre sur le bootleg *Dumb Angel Rarities*, volume 3.

n'est pas du tout représentatif du reste de l'album. Ces deux morceaux, néanmoins, malgré leurs qualités, souffrent déjà d'un léger manque d'originalité : ils sont dans la même veine élégiaque que « Be Still », dont Dennis aura de plus en plus de mal à s'écarter dans ses productions beachboysiennes, comme si, une bonne fois pour toutes, il avait un emploi bien défini à l'intérieur de groupe.

À la fin de l'année 72, l'épisode hollandais débouche sur un album un peu plus abouti que le précédent mais le constat peut être renouvelé : une addition de performances individuelles, aucun projet d'ensemble (nous ne partageons pas tous ce point de vue, voir IMR 2 et 3). Dennis y fournit donc le titre qu'on attend maintenant de lui, « Be with you », et une vraie nouveauté : « Steamboat », morceau très original, très ambitieux, plus proche de la musique concrète que de l'univers boysien.

À l'issue d'un album live dispensable, les Boys vont se dispenser eux aussi d'enregistrer et Dennis va pouvoir se consacrer pleinement à son projet solo.

Le solo ... enfin (1976 - 1977)

La sortie de « Pacific Ocean Blue » en 1977 est une sorte de miracle et l'on imagine sans peine la somme d'écueils qu'il a fallu éviter pour en arriver là, c'est-à-dire publier le premier album solo d'un Beach Boys. Je pense fortement que Brian avait la possibilité de le faire en 1966 avec « Smile » mais que les pressions du groupe et de Capitol ont été trop puissantes à l'époque et sont en partie responsables de l'échec du projet et de la léthargie progressive dans laquelle Brian va sombrer⁵. Un tel exemple va pendant longtemps briser toute velléité d'indépendance au sein du groupe. Ainsi, Dennis va-t-il tout au long des années 70 voguer bon gré mal gré entre la tentation soliste et le retour penaud au bercail, ce qui peut expliquer que la composition et l'enregistrement des morceaux destinés à POB s'étalent sur de nombreuses années (par exemple, « River Song » est joué par les Boys dès 1974 !) Pour l'analyse précise et documentée de cet album devenu culte, je renvoie au numéro précédent, page 3.

Pendant quelques mois, Dennis va surfer sur le succès « critique » de l'album et envisager sérieusement d'enregistrer un deuxième album. A-t-il envisagé également de quitter les Beach Boys ? Quelle est la situation du groupe à l'époque ?

Le retour de Brian en 1975⁶ a permis d'enregistrer deux albums très différents : l'un, « 15 Big Ones », indique très précisément l'orientation « revivaliste » que suivra rapidement le groupe sous la houlette de Mike ; l'autre, « Love You », témoigne de la soif d'expérimentation de Brian, qui sera encore une fois étouffée par les autres. Dennis ne fournit aucun morceau à ces deux disques et assure un service minimum de vocaliste occasionnel.

La chute (1978 - 1983)

Quelques mois plus tard, tout a changé. L'enregistrement du deuxième album, « Bamboozie », est abandonné et la vie de Dennis quitte le domaine musical pour rejoindre celui des faits-divers : c'est plus dans les pages de la presse people de l'époque que de la presse spécialisée qu'on aura désormais de ses nouvelles.

En quelques années, en effet, tout ce que Dennis a édifié, tout ce qu'il a possédé va disparaître : son bateau, sa voix, son physique, son groupe (dont il sera viré à plusieurs reprises) ; et quand il ne restera plus rien, il disparaîtra lui aussi.

Ses dernières années sont difficiles à évoquer parce qu'elles n'ont que peu de rapport avec la musique et font entrer dans un domaine où information et voyeurisme sont limitrophes.

Il y a en gros deux manières d'aborder le destin tragique d'une idole du rock : le recensement objectif et clinique des faits et gestes scandaleux : les bols de cocaïne, l'alcoolisme, la clochardisation, la sexualité, la folie. C'est la manière américaine, largement voyeuriste, illustrée par Steven Gaines par exemple dans son livre Heroes & Villains qui donne une image outrageusement dévaluée de Dennis ; l'autre méthode, plutôt européenne, consiste à décrire la déchéance de manière pathétique pour faire ressortir la pureté, l'innocence du martyr et émouvoir : c'est l'hagiographie chrétienne revisitée, une sorte de *Légende dorée* païenne ; alors les bols de cocaïne,

⁵ Voir une analyse très proche dans le livre, par ailleurs souvent discutable, de Domenic Priore : Smile : The story of Brian Wilson's Lost Masterpiece, 2005.

⁶ Sur cette période, voir le prochain numéro d'*In My Room* en septembre 2006.

l'alcoolisme et le reste ne sont qu'autant d'étapes d'une sorte de nouveau Golgotha⁷.

Les dernières années de la vie de Dennis Wilson ne méritent ni l'un ni l'autre, ni gloire ni mépris. Du regret, simplement. Ses excès éthyliques poussent d'abord les autres membres du groupe à le virer ; il ne réapparaîtra plus que sporadiquement (à Knebworth par exemple en 1980, quelquefois en 1983) ; il est donc pratiquement absent de l'album enregistré à l'époque, Keeping The Summer Alive (une maigre participation comme percussionniste sur « Endless Harmony » !!) ; à vrai dire, ses rares travaux musicaux, il les accomplit avec son frère Brian au cours des fameuses et bien nommées « Cocaine Sessions ».



Puis, c'est le tour de son bateau, l'*Harmony*, de lui être retiré, faute d'en avoir payé les traites, car Dennis n'a plus de revenus et va progressivement sombrer dans la clochardisation. Il ne s'en remettra pas et l'*Harmony* sera indirectement une des causes de sa mort. Ses relations amoureuses suivent la même voie grotesque et dramatique : Karen Lamm puis Christine McVie sont parties et on le voit se marier avec une certaine Shawn Love (qui serait la fille jamais reconnue de son ennemi intime). Dennis vit la vie d'un

alcoolique, allant de bar en bar, de cures de désintoxication en cliniques diverses, dans lesquelles il ne séjourne guère plus de quelques heures. La musique est loin. Les dernières images filmées de Dennis et visibles dans le film An American Band font frémir : on y voit un vieux clochard voûté aux vêtements douteux et à la voix brisée définitivement, tentant de chanter « You are so beautiful ». Le vieux n'a que 38 ans...

Le 28 décembre 1983, dans la soirée, Dennis qui a fêté ses 39 ans au début du mois, se retrouve sur le bateau d'un ami, Bill Oster, à Marina del Rey, dans un état d'alcoolisation avancée. Il parle beaucoup, de l'*Harmony* surtout qu'il veut racheter et dont il se souvient soudain qu'il était amarré pas très loin. Il se souvient surtout d'une anecdote : un jour, complètement saoul, il avait jeté par-dessus bord un certain nombre d'objets. Convaincu qu'il peut en récupérer quelques-uns, il décide de plonger. Ses amis tentent de le raisonner, en vain. Il plonge, remonte, replonge, ne remonte plus. On retrouvera son corps quelques heures plus tard.

Que faut-il retenir de tout cela ?

Je n'en sais rien. La seule chose, en définitive, qui compte, c'est que Dennis a obtenu, de manière posthume, la reconnaissance qu'il n'a jamais vraiment eue de son vivant. Aujourd'hui, ce ne sont plus les frasques du cadet instable que l'on retient dans la famille Wilson mais son œuvre, celle qu'il a élaborée en marge des Beach Boys ou avec eux - voire contre eux - et qui ne cesse de faire entendre sa différence. Celle qui permet à Peter Dinklage d'écrire qu'il était dans les années 70 « la principale force créatrice des Beach Boys »⁸ ou à notre collaborateur Gaël Tynevez qu'il a sauvé les albums « So Tough » et « Holland »⁹.

Finalement, ce n'est pas le retrait de Brian qui aura coulé les Beach Boys mais bien davantage le silence de Dennis.

Dr Faustroll

⁷ Un résumé en est donné par Michka Assayas dans son Dictionnaire du Rock à propos de Janis Joplin : « Le destin de Janis Joplin réunit tous les éléments de la martyrologie mythique du rock. Comme Jimi Hendrix et Jim Morrison, Janis Joplin est liée à une époque flamboyante où des héros avaient pour mission d'aller là où les autres n'osaient pas s'aventurer. Comme eux, elle est censée avoir expié par une mort brutale l'intensité de sa vie et de ses audaces » (Dictionnaire du Rock, Laffont, 2000, tome 1, pages 908-909).

⁸ « Holy Man and Slow Booze », dans K. Abbott, Back to the Beach, Helter Skelter, 2003, page 163.

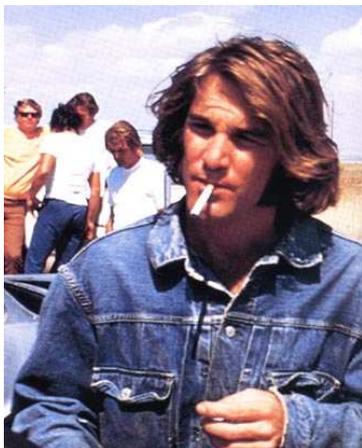
⁹ The Beach Boys, l'enfance pour l'éternité, Camion Blanc, 2002, page 124

Two-Lane Blacktop

Macadam à deux voies

« Tout à coup, dans une conversation, on parle cinéma. Quelqu'un jette sur le tapis Macadam à deux voies, déclare sa passion pour ce film de Monte Hellman*, à la recherche d'une approbation, voire d'un écho. Mais les autres restent muets d'ignorance. [...] Combien rares sont ceux qui ont vu Macadam à deux voies, ce film qui estompe, pourtant, la distance entre les inconnus, accélère les mouvements de reconnaissance et instaure immédiatement des liens de complicité. »

Jonathan Farren, dans Ciné-Rock, Éditions Albin Michel 1979, Collection rock & folk.



Les *two lane black top* sont le nom qu'on donne aux États-Unis aux routes de campagne goudronnées. Elles sont aussi le décor de cet étrange objet cinématographique. Les personnages qui évoluent le long de cette bande goudronnée, de cette étrange pellicule, n'ont pas de nom, juste des fonctions. Nous avons : The Driver (James Taylor), The Mechanic (Dennis Wilson), GTO (Warren Oates), et, bien entendu, The Girl (Laurie Bird).

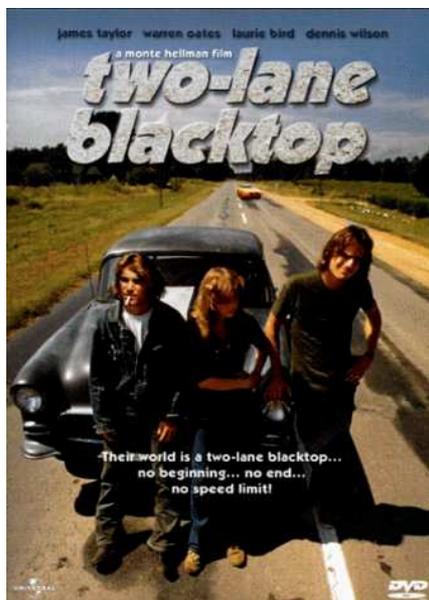
Monte Hellman, (dans *Positif* n°150, mai 73), s'explique ainsi sur l'absence de noms : « Mes personnages n'ont pas de nom, parce que dans la vie les gens qui vivent ensemble ne s'appellent pas par leur nom dans la conversation courante, sauf s'ils veulent attirer l'attention de quelqu'un qui est dans la pièce à côté. »

Notons que l'ambiance du film doit beaucoup à la présence de « The Girl », cette auto-stoppeuse sans but (comme le sont aussi les autres personnages) qui croise un moment la Chevy 55 grise de Messieurs Taylor et Wilson. J'ai failli dire « qui croise le destin », mais on ne peut parler véritablement de « destin » pour ces personnages éternellement passifs, perpétuellement en attente, en attente de « rien ».

Dès les premières minutes, on comprend qu'on est face à un « film silencieux ». Pour ma part, jusqu'à une date récente, ce film est resté un *motion-picture* sans mouvement. Je veux dire par là que je n'en connaissais que quelques images fixes, fascinantes, tirées du bouquin de Farren. Qui a vu les photos de plateau montrant le jeu des regards et des

attitudes entre Oates, Wilson et Taylor, ne peut qu'être captivé.

Dans les seventies, on pouvait analyser ce film sous l'angle de la lutte des classes : Oates, dandy impeccable, sur sa quarantaine, qui s'ennuie au volant de sa Pontiac GTO jaune - sa façon de boire du coca, sans enlever ses gants en agneau, adossé au bac réfrigéré de la station-service, nous permet de saisir tout le sens du mot « détachement » -, opposé à Wilson et Taylor, beaucoup plus jeunes mais tout aussi désœuvrés, qui ressemblent aux freaks d'alors (1971), hantant les concerts rock et les marches pour la paix, et qu'on imagine sans un flèche, puisqu'ils parcourent les États-Unis à la recherche de « courses de dragsters clandestines », leur seule source de revenus, apparemment.



Avec le recul de trente-cinq années, on se rend compte combien Monte Hellman - contrairement à ses contemporains - savait faire passer son message de façon subtile et discrète. Comprenez : faire des films d'auteurs au sein de l'industrie du cinéma d'exploitation. Hellman avait appris cet art du détournement avec le producteur Roger Corman, dont le slogan était : « Pourquoi faire cher quand on peut faire fauché ! ». Corman devait de toute façon être un fan de Hellman, puisqu'il produisit *Cockfighter*, avec Oates également dans le rôle principal, qui peut être considéré comme une œuvre personnelle et peu soucieuse de rentabilité.

Je ne peux m'empêcher, quand j'évoque *Macadam à deux voies* - pour une fois, je trouve le titre français assez réussi - de songer à un cinéma des Champs Élysées, aujourd'hui disparu, qui aurait pu le programmer (et l'a sûrement fait) : La Boîte à Films. C'est dans cette petite salle que j'allais voir *Easy Rider*, autre film basé sur l'errance de deux marginaux au cœur de l'Amérique.

La comparaison entre ces deux films est instructive, car là où le ton de *Easy Rider* est appuyé, tout en « clichés », *Macadam à deux voies* fait dans la suggestion et tente de

reproduire le réel. Les publicitaires de l'époque ont bien sûr joué sur l'apparente similitude entre les deux films. Lançant celui de Monte Hellman comme un « nouveau *Easy Rider* ».

On ne pouvait trouver pire pour que le film passe à côté de son vrai public...

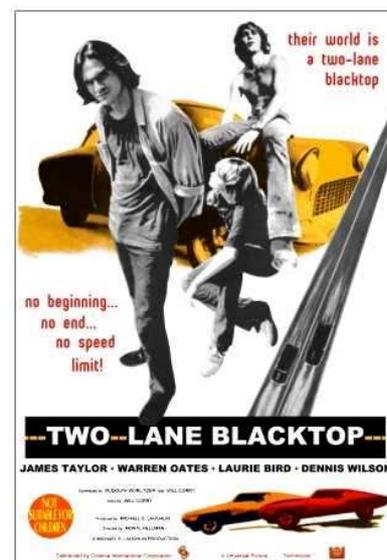
Non, *Macadam à deux voies* ne mérite pas que l'on utilise à son propos l'expression trop galvaudée de « road movie » ! C'est juste un film, un grand film. Ressorti dans quelques salles l'année dernière (je crois que je peux même dire dans « une » salle), ce film continue tranquillement sa carrière de film maudit, de film invisible - inconnu même de certains cinéphiles. Il est en principe disponible en DVD chez Anchor Bay. Précipitez-vous, je prédis qu'il sera rapidement épuisé, et sûrement pas réédité avant vingt ans.

« Aujourd'hui encore, on se reconnaît dans la mare où pataugent ces Vitelloni de l'arbre à came », concluait Jonathan Farren dans sa notice, en 1979.

Quelques années plus tard, on s'y reconnaît toujours.

Pierre Mikailoff

*Il est juste, je crois, de mentionner le scénariste, Rudolph Wurlitzer, responsable également du script du *Pat Garrett & Billy The Kid* de Peckinpah.



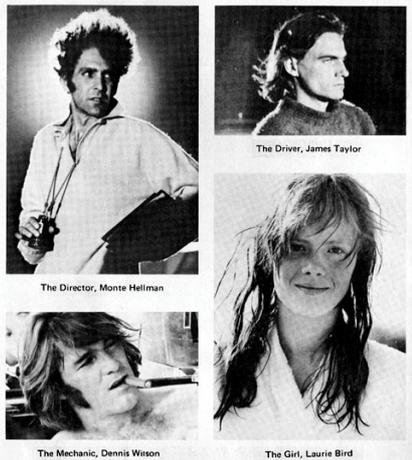
Pierre Mikailoff est l'auteur de « *Some Clichés*, une enquête sur la disparition du Rock'n'roll » paru aux éditions L'Harmattan en janvier dernier.

Nous vous conseillons d'aller lire dare-dare le cliché 24 intitulé « *Se hisser sur la pointe des pieds et regarder par-dessus l'épaule de Brian Wilson* », consacré au concert parisien du 24 mars 2004, quelques jours après les attentats de Madrid.

Macadam sans voix

À l'aube des seventies, le simple cadre des Beach Boys ne semble plus suffisant pour contenir l'activité débordante de Dennis : suite à ses productions pour le groupe sur *Friends*, *20/20* et *Sunflower*, ses velléités d'indépendance se traduisent sous la forme d'un 45T, un album solo devant suivre – ce sera *Pacific Ocean Blue*, qui sortira bien des années plus tard.

Parallèlement à son émancipation musicale, et dans sa soif insatiable de nouvelles expériences, le surfeur nourrit alors l'ambition, fort légitime dans la cité des anges, de percer sur le grand écran. À ce moment même, Hollywood daigne ouvrir sa porte à quelques francs tireurs de la contre culture, comme Dennis Hopper et son « Easy Rider » ; évidemment, ceux-ci sont tolérés car ils permettent d'actionner la machine à billets verts. Après quelques années passées aux côtés de Roger Corman et la réalisation de quelques séries B, Monte Hellman profite lui aussi de l'aubaine, et se voit attribuer un budget confortable pour mener à bien « Two-Lane Blacktop », road movie ayant pour prétexte la course de deux voitures à travers les Etats-Unis.



Alors que le début du tournage approche, le rôle de 'The mechanic', un des protagonistes de la course, reste à prendre, et Hellman commence à se tourner vers le personnel des garages locaux. Sollicitant alors une audition, Dennis apparaît comme l'homme providentiel : même si il n'a jamais tourné, son charisme évident et surtout son vécu du personnage (Dennis était aussi un passionné de voitures, qui vont vite de préférence) penchent en sa faveur. Et lui permettent, à son grand étonnement, de décrocher le rôle - ce qui rend les autres membres du groupe verts de jalousie. Il se retrouve ainsi aux côtés de James Taylor (une autre rock star) qui joue « The driver », Warren Oates, un second couteau et futur acteur fétiche d' Hellman, pour « GTO » et enfin une jeune inconnue, Laurie Bird, qui interprète le personnage féminin principal, « The girl ».

Le film s'ouvre sur une scène de course nocturne organisée à la sauvette en rase campagne, rapidement interrompue par l'arrivée de la police ; spectateurs et participants prennent la poudre d'escampette. De même, ceux qui s'attendaient à un hot rods movie vont vite déchanter : le vrombissement de la « 409 » n'est plus aussi pétaradant qu'en 1963, cela

sent la fin de course. Ou plutôt la course en roue libre.

En effet, en suivant les pérégrinations de « The driver » et « The mechanic », on se rend vite compte que leur quête effrénée de compétitions à travers le pays n'est pas seulement leur moyen de subsistance matérielle, mais est au centre de leur existence. De course en motel, de motel en course, avec l'Amérique plus ou moins profonde en arrière plan, il ne se passe pas grand chose dans le quotidien du duo excepté les duels routiers.

Même l'irruption de « The girl » change à peine l'attitude de nos obsédés du bitume : au pire elle fait partie du décor, au mieux elle finit dans le lit de l'un puis dans la voiture de l'autre. La condition de membre des G.P. (1) de Dennis sera honorée par l'obtention de la première scène ...

Par leur dénomination, Hellman définit aussi les personnages, ceux-ci étant quasiment réduits à leur fonction - les dialogues de Dennis, par exemple, se résument principalement à une énumération de termes de mécanique automobile. « The Driver » et « The Mechanic » semblent bien peu à l'aise dans les relations humaines, souvent insensibles au monde environnant - la scène de séduction de la fille par le conducteur est assez édifiante sur le sujet. En fait, c'est bien dans l'intention du réalisateur de nous dépeindre un monde dénué d'affect. Ainsi, cantonné dans son rôle, difficile pour Dennis de laisser une impression inoubliable. C'est surtout James Taylor qu'on remarque - son regard bleu acier, alternant détermination et détresse, s'imprime de façon définitive dans la mémoire du spectateur.

Quant à *GTO*, joué impeccablement par Warren Oates, son apparition égaye salutairement le film et lui donne son leitmotiv – une grande course à travers plusieurs états. Mais son débit fécond tourne lui aussi à vide, derrière lequel pointe un besoin désespéré de rencontre, d'écoute – quitte à adapter son discours à son auditeur. Finalement, il est aussi perdu et désorienté que ses compagnons de course.

« You can never go fast enough » lui lance *The Driver* à mi-parcours, phrase qui résume bien l'état d'esprit de l'équipée de la Ford, leur quête sans fin et surtout sans but. À peine sourcillera-t-il lors d'un accident qui aurait pu coûter la vie à la fille, plus inquiété alors par l'état de sa direction que par les occupants de la voiture (dans une scène qu'aurait pu tourner David Lynch).

Le dernier plan, quelque peu déroutant, ne nous étonnera donc qu'à moitié : celui ci signifie que ce qui a précédé n'a servi à rien, que malgré les événements, rien n'a vraiment changé, les personnages sont toujours prisonniers d'eux-mêmes, c'est l'impasse.

La tonalité désenchantée qui prévaut dans le film, l'individualisme et la solitude dans lesquelles baignent les personnages nous renvoient directement à l'avènement des seventies, alors que les cendres du rêve hippie étaient encore chaudes. Au moins, les personnages d'« Easy Rider », avaient eu le temps de faire ripaille, avant d'avalier la poussière.

L'absence de promotion et du soutien de la presse, ainsi que le reflet peu reluisant renvoyé au spectateur annihilèrent toute

chance de réussite commerciale, condamnant rapidement le film à l'oubli.

L'expérience fut sans lendemain pour Dennis : pragmatique, il décida qu'il était temps de retourner pointer chez les Beach Boys – activité bien plus lucrative. De plus, on imagine très bien que le rythme de travail imposé par le cinéma devait modérément convenir à ce boulimique d'activité.

Même amertume chez James Taylor qui n'avait guère apprécié les méthodes de travail particulières d' Hellman, se sentant complètement manipulé par le réalisateur – ce dernier était connu pour son obsession de contrôle absolu. Taylor en fut dégoûté au point que deux ans plus tard il n'avait toujours pas vu le film ...



Quant à Monte Hellman, il retourna à des productions plus modestes pendant les seventies, en compagnie de Warren Oates. Pour sa seule incursion dans une major, on ne pourra lui reprocher d'avoir conduit au milieu de la route.

25 années s'écoulèrent avant que ce road movie existentiel ne soit disponible en vidéo, pour d'obscures raisons de droits sur la bande son. Depuis, son statut de film culte n'a cessé de croître, et sa ressortie en salle en début d'année fut l'occasion de saluer l'importance du travail de Monte Hellman.

Pour son seul et unique passage au cinéma, on considérera, avec le recul, que le choix de Dennis fut plutôt judicieux.

Chris O'Haagan

(1) *Golden Penetrators*, club fondé par Dennis Wilson et Terry Melcher. Pas la peine de vous préciser l'activité des membres !

N.B. : à noter l'excellente compilation « You can never go fast enough » sortie chez Plain Recordings en 2003. Avec Calexico, Mark Eitzel, Giant Sand, Will Oldham, Wilco, Sonic Youth, Cat Power, Leadbelly etc. Dennis, qui s'était plaint de l'absence d'artistes contemporains dans la bande son originale, aurait sûrement apprécié.

Kangoo Diesel vs Chevy 55



Avertissement : Si vous roulez en Kangoo Diesel, que vous avez encore vos douze points sur votre permis et que vous faites faire vos vidanges chez Feu Vert, alors ce papier ne vous concerne pas ...

Premier film de Monte Hellman pour un « gros » studio (Universal), *Two-Lane Blacktop* (Macadam à deux voies en Français, beurk !) est aussi son premier bide commercial, malgré la réécriture d'un script faiblard. Pourtant, ce film deviendra « culte », à plusieurs titres. Culte pour les nombreux fans du réalisateur, pour les amateurs de hot-rods mais aussi pour les accros des Beach Boys, de par la présence de Dennis Wilson. A l'affiche, Warren Oates, acteur fétiche de l'auteur, James Taylor, plus habitué à pousser la chansonnette en version « beau gosse », Dennis Wilson pour son unique apparition au cinéma et Laurie Bird, jeune inconnue de 17 ans. Belles performances d'acteur pour ces trois débutants, jouant leurs scènes au fur et à mesure, seul le fidèle Warren Oates connaissant l'intégralité du scénario.

Peut être parce qu'il a été réalisé à une période charnière, ce road movie est a contre-courant de la production de l'époque, plutôt typée « contre culture ». Mais dans l'esprit des pontes d'Universal, il était quand même censé assurer la relève d'*Easy Rider* et faire jackpot !

Le thème : une course de bagnoles. On y retrouve pourtant de grandes similitudes avec le genre western. Deux gars affûtés dans leur créneau déboulent en ville, et au lieu de sortir leurs flingues pour braquer la banque, se tirent la bourre avec les champions locaux du démarrage à fond la caisse. Les adversaires sont recrutés à la sortie des saloons, pardon, fast foods, et le compresseur dépassant du capot de la Chevrolet suffit à faire les présentations. Le but étant d'atomiser la concurrence, en raflant la mise des paris engagés par les ploucs du bled.

La monnaie sert alors à payer l'essence, les burgers et les motels miteux indispensables à la suite de leur parcours, une traversée de l'Amérique des 70's ...

Difficile à comprendre, quand on ne conçoit l'usage de sa voiture que dans des allers retours chez Carrefour le samedi ...

Bien heureusement, « *Two-Lane Blacktop* » a fini par gagner ses galons de film « culte » au fil des ans, bien né qu'il était. Et pour de nombreux critiques, il est carrément élevé au rang de chef d'œuvre !

Et Dennis Wilson, alors ? Il est « the mechanic » ! Pour une première prestation cinématographique, il fait l'objet de critiques élogieuses à l'instar de James Taylor. Tout semble lui réussir à cette époque, lui qui cherche à s'émanciper des Beach Boys, alors au creux de la vague, malgré une belle prestation au Big Sur Folk Festival. Dennis est d'ailleurs absent de ce show d'octobre 70, pour cause de tournage. Il rejoindra pourtant le groupe dès le mois de Novembre lors des soirées au « Whisky A Go Go » de Los Angeles, où les Beach Boys au complet effectueront des prestations très remarquées. Ce rôle dans « *Two-Lane Blacktop* », il l'avait ardemment désiré, et son jeu s'en ressent, car il est naturellement très à l'aise au milieu de toutes ces bagnoles survitaminées.

Il est vrai que pour les répliques, le pilote et son mécano étant du genre pas très « causants », la tâche en fut facilitée.

And now Ladies and Gentlemen, la star du film ! Laurie Bird ? Eh non, la Chevy 55, bien sur ! Plus que pour les fans d'Hellman ou des Beach Boys, ce film a gagné son statut de « culte » parmi les fans de « hot rods » ! Sorti avant « *American Graffiti* » (73), « *Two-Lane Blacktop* » fait référence dans le domaine. Tous les amateurs de hot rods et autres muscles cars n'ont d'yeux que pour elle, « ze » Chevy 55 !!! De nombreux sites lui sont consacrés, il est vrai que les scènes où elle se tire la bourre avec ses congénères plus récentes, sont de très belle facture.

On s'y croirait, son des V8 compris. Certainement les plus belles scènes réalisées sur ce sujet, mieux que celles « d'*American Graffiti* », où les personnages font un peu trop « kids »... A noter que dans « *American Graffiti* », il s'agit d'une des trois Chevrolet utilisées dans « *Two-Lane Blacktop* » ...

Alors, je les vois arriver, les mal embouchés, avec leur « qu'est ce qu'elle a de plus cette bagnole avec son look de blockhaus ? »

Eh bien, la classe ! Visionnez « *Two-Lane Blacktop* » et « *American Graffiti* », regardez les sorties de route de sa seigneurie, et hop, zéro blessé ! Que dalle, pas d'airbags, pas d'abs ni de machin truc, mais everybody s'en sort indemne !!! C'est pas mieux qu'un Kangoo porte Maillot, tout ça ? Hein ?

Je dirais de « *Two-Lane Blacktop* », qu'il est un film « gueule de bois », on s'y retrouve trois ans après le « *Summer Of Love* », plus de combis VW ni de patchouli, mais une bizarre quête existentielle de la part de ces deux héros dans leur périple à travers les USA . Les deux n'existant d'ailleurs qu'au travers de leurs rôles, le pilote et le mécano ... (*Their World Is Two-Lane Blacktop ... No Beginning ... No End ... No Speed Limit*)



Peut-être, faut-il aussi y voir une symbolique dans l'affrontement entre une Pontiac GTO toutes options sortant d'usine, et une vieille Chevrolet 55 préparée artisanalement, avec amour ...

Ah, au fait, le DVD n'existe pas en zone 2, donc pas de Français, ni parlé, ni lu ! De toute façon, les dialogues ne sont pas le point fort du film et ... le V8 de la Chevy, quel régal !

Dr Kokomo



Dennis & Mike : l'Amour Fou !

« I Love Mike Love »

Aussi surprenant que cela puisse paraître, cette phrase – « I LOVE MIKE LOVE » - a bien été prononcée, et même hurlée, par Dennis Wilson, notamment sur scène dans les années soixante-dix.

Pauvres idiots étions-nous !

Bêtement, nous avons suivi la troupe, rapportant l'histoire manichéenne du beach boy, Dennis, et du bitch boy, Mike.

Alors qu'ils ne font qu'un, depuis le début, tel Janus, Dieu antique aux deux visages.

De prime abord, beaucoup, si ce n'est tout, les sépare.

D'un côté, Dennis la menace, qui aura abusé de toutes les tentations californiennes, et finira au fond de l'Océan Pacifique avant 40 ans. Dennis, force créative majeure derrière Brian au sein des garçons de la Plage, auteur du classique « Pacific Ocean Blue », qui tutoie « Pet Sounds » ou « The BB Love You ».



De l'autre, l'inénarrable Mike, piètre leader vocal du groupe fondé par ses cousins, ignoble procédurier, poursuivant Brian sans relâche, afin de tenter, encore, de lui soutirer quelques millions de dollars supplémentaires. Et auteur, lui aussi, d'un album solo justement considéré comme quasi nul. Mike, toujours sur les routes à 65 ans, si pathétique qu'il en devient presque sympathique, à la tête de Beach Boys fantômes.

Le moment est bien connu.

En juin 79, les Beach Boys jouent à l'amphithéâtre Universal de LA, presque chez eux, et tout le monde est venu les voir. Les amis bien sûr, mais aussi Audree, Diane et les Martins, la garde rapprochée.

Dennis, complètement déchiré, quitte la scène à plusieurs reprises, grimpe sur un piano pour brailler « cocaïne and qualudes !!!! » devant l'assistance médusée.

Mike tente de le pousser backstage, sans succès. Dennis finalement attrape son cousin par le col et lui assène une volée de coups de poings, le faisant tomber à terre. L'épisode n'est à la gloire ni de l'un, ni de l'autre, mais bon il a bien existé. Dennis reviendra vers la fin du show, et délivrera son légendaire (et, croyez-moi, sincère) « I LOVE MIKE LOVE ».

Mike et Dennis, adolescents, étaient très copains, buddies comme on dit chez eux.

Dennis, comme son cousin, n'a de cesse que de traîner le soir, du côté de Long Beach. Mike, plus âgé, a le permis de conduire et les deux s'entendent à merveille. A la fin de l'année 1960, Mike, pas encore légalement majeur, a été mis à la porte du domicile familial par sa mère, au prétexte que sa petite amie est enceinte. Une vie de petits boulots commence, qui s'arrêtera net le jour où Dennis convaincra Brian et Mike d'écrire une chanson sur le surf.

La vie au sein des Beach Boys les éloignera, puis les réunira.

Lorsqu'il décide d'enregistrer POB, Dennis a nombre de chansons en stock, mais pas de titre pour son projet. En souvenir du bon vieux temps, c'est vers Mike qu'il se tourne, qui lui propose un texte qui donnera son nom à l'album. Et je dis que l'homme qui a trouvé ce titre, l'admirable « Pacific Ocean Blue », ne peut être entièrement mauvais ...

Dernier épisode tragi-comique.

Alors que Dennis est en voie de clochardisation à Venice, il rencontre en 1981 une jeune californienne, Shawn Love, qui se prétend la fille du chanteur des BB. Un enfant, Gage, naîtra de cette relation.

Mike a toujours dénié le moindre lien de paternité avec Shawn, sans avoir cependant le cran d'engager une action. Lorsque l'on sait avec quelle facilité il est possible de démontrer un lien de filiation, ou son absence, cette réaction ne laisse pas de surprendre.

Dennis restera dans l'histoire de la musique américaine, tandis que Mike est déjà presque oublié. Il n'y a pas de quoi crier au scandale.

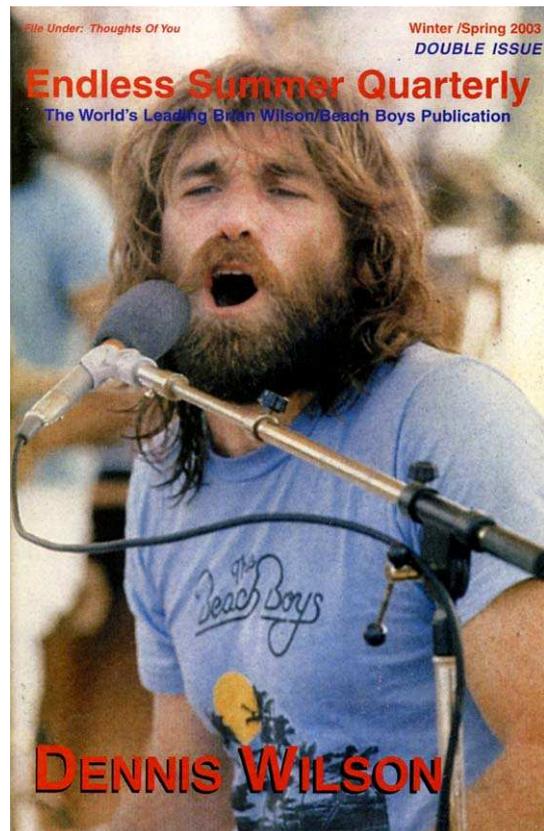
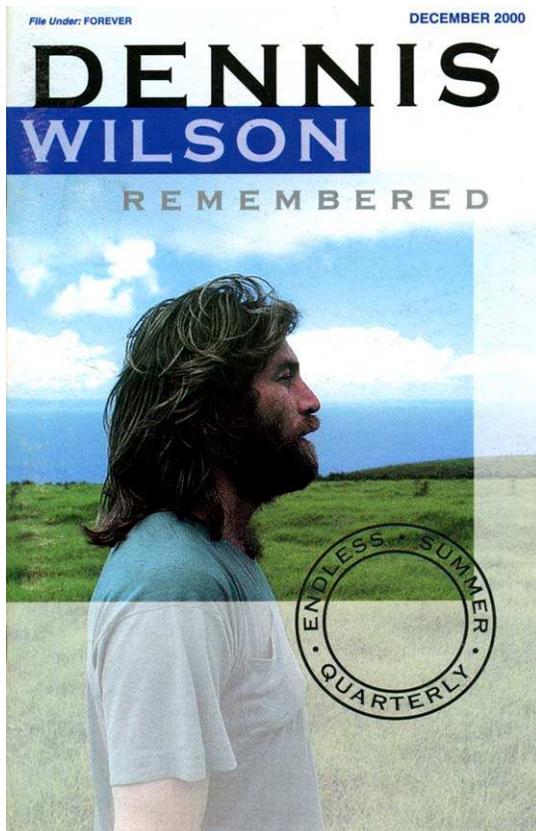
Mais je ne suis pas sûr que Dennis en serait forcément satisfait.

Gaël Tynevez

Dreamer ...



Dennis & Endless Summer Quarterly



Dennis Wilson, comme je l'ai appris, était incapable de rester tranquille. Il essayait toujours d'en apprendre davantage sur la manière dont les choses fonctionnaient, que ce soit en balançant des abricots sur une voiture alors qu'elle passait à proximité d'un arbre pour voir ce que le conducteur allait faire; en allant sans arrêt d'un bout à l'autre de la ville pour trouver quelqu'un qui le conduirait (avant qu'il ne possède sa propre voiture) ; faisant sans cesse des vagues ; tout cela avec cette énergie brute et la détermination qui fournissaient aux Beach Boys une présence scénique qui était du pur sex appeal.

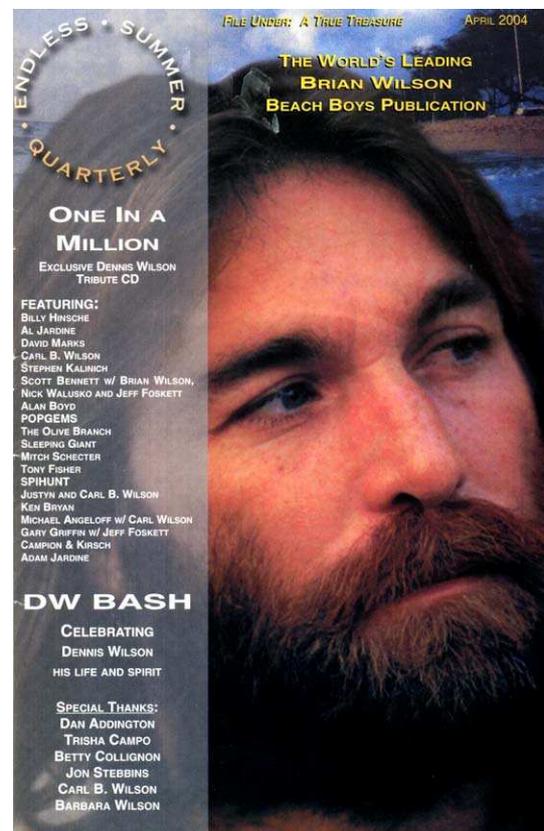
Comme vous le savez, Dennis Wilson a transformé son « sex appeal » en ce que j'appellerais un « sexe surréel » quand il commença à écrire ses propres morceaux. Il n'y a rien de plus suggestif que les accords renversés qu'il a créés en s'asseyant au piano et en jouant ce qu'il ressentait. Cela nous paraît familier ? Evidemment, Brian l'a fait également. Et Carl a traduit tout cela avec sa voix magnifique. Brian a composé et a créé cet héritage et Dennis a laissé lui aussi un héritage, plus qu'aucun autre membre du groupe : un son particulier, mélange de Rhythm & Blues, d'effluves de Jazz et de Folk.

Je me demande toujours ce qu'aurait été la carrière des Beach Boys s'ils avaient enregistré l'album de Dennis, Pacific Ocean Blue, à la place de Love You. Chaque fois que je me pose cette question, j'obtiens la même réponse : ça aurait changé l'évolution du groupe, le rendant beaucoup plus dynamique, avec un son plus caractéristique, celui qu'ils cherchaient désespérément à cette époque.

Dennis Wilson, comme ses frères, continue à vivre dans nos cœurs et nos esprits quand nous l'accueillons. Et c'est simple à faire : il suffit d'écouter. Un talent constant qui continue à resplendir d'année en année.

David Beard

Editeur d'ESQ, un des plus anciens fanzines consacrés aux Beach Boys

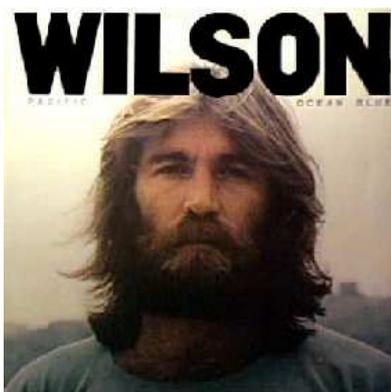


www.esquarterly.com

Pour s'abonner, paiement en ligne possible par carte de crédit via paypal – 35 \$ pour l'Europe (4 numéros)

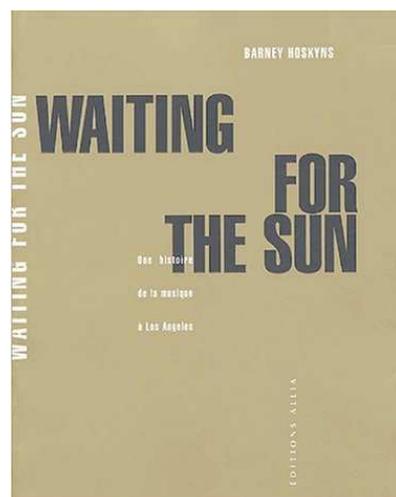
POB, la chronique

Reproduction de la chronique de l'album parue dans Rock & Folk en octobre 1977 et signée François Ducray.



Je n'aimerais pas être un Beach Boy. Sauf Brian Wilson. Tout le temps considéré comme un bout d'entité pâissante, jamais vraiment reconnu pour mes efforts de compositions ou de jeu, puisque Brian monopolise les crédits, et encore, d'une époque révolue. Mais, Dennis, lui, ne capitule pas. Il pense sûrement que le temps est venu de mettre le nez hors de ce qui pourrait fort bien devenir son mausolée. Oh, pas méchamment, pas tout à fait sans les Brothers (Carl & Mike Love l'aident à composer, et Bruce Johnston et Ricky Fataar à jouer), mais ce « Pacific Ocean Blue » reste quand même son disque. Et c'est bien, peut être pas du niveau de sont sommet pour les B.B. (« Cuddle Up », sur « Carl & The Passions », à quoi « Dreamer » ressemble beaucoup), mais diaboliquement séduisant. Comme Dennis lui-même, ce dragueur impénitent : ses paroles ne s'adressent qu'aux dames, aux Californiennes surtout. Rien d'extraordinaire, si ce n'est cette chaude voix basse, sensuelle et sûre d'elle, et la production toute héritée de l'Aîné, mais en ultra-moderne.

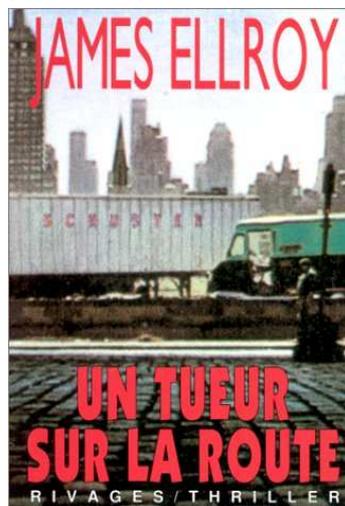
A coup sûr un beau disque, et peut être le début d'une seconde aventure pour Dennis Wilson, qui à l'air d'en avoir bien besoin. Ca conserve, la sarabande au-dessus des vagues !



Dennis en littérature

James Ellroy, dans *Un tueur sur la route* (*Silent Terror*, 1986), raconte l'histoire d'un tueur en série et fait allusion à plusieurs reprises à Charles Manson.

[chapitre 10 après une scène de fornication à quatre]



« Saison soupira.

– C'est la nature. Charlie [Manson] dit qu'après le *Grand Chambard**, lorsque les grosses compagnies auront toutes disparu et que les gens auront récupéré leurs terres, les choses nées de la main de l'homme fonctionneront en parfaite harmonie avec la nature. C'est dans la *Bible*, les Beatles et les Beach Boys, et Charlie et Dennis sont en train de faire un album là-dessus.

– Ce gommeux de Charlie, tu l'as dans le crâne !

– C'est un sage. Il est chaman et guérisseur, il est aussi métaphysicien et guitariste.

L'amant renâcla et Saison se mit à chanter :

– Vous dites que vous voulez une révolution, eh-eh-eh bien, vous savez, nous voulons tous changer le monde." Charlie appelle ça l'Evangile selon Saint Paul et Saint Jean** ».

James Ellroy, *Un tueur sur la route*, traduit de l'américain par Freddy Michalski, Rivages/Noir, 1996, pp. 76. 77.

* Grand Chambard (= Helter Skelter en anglais) : titre d'une chanson des Beatles et titre d'un livre consacré à

Charles Manson.

** Référence à la chanson des Beatles *Revolution* et à Paul Mc Cartney et John Lennon.

Barney Hoskyns est journaliste et historien du rock. Il collabore aux revues NME et à MOJO. Dans son ouvrage *Waiting for the Sun*, il s'est attaché à écrire une histoire de la musique de Los Angeles des origines à nos jours. Bien entendu, les Beach Boys y occupent une place importante. Voici ce qu'il écrit à propos de Dennis Wilson :

« Dans le film *Graffiti Party* de John Milius, en 1978, une étude épique et élégiaque de l'amitié entre trois surfeurs à l'époque de la guerre du Vietnam, Matt Johnson (Jan-Michael Vincent) finit en Adonis condamné au destin de clodo de plage, se cachant derrière l'alcool et des lunettes noires. La même qualité de pathétique et de laisser-aller fut restituée par Neil Young dans "Surfer Joe and Moe the Sleaze", un morceau de son album *Re*ac*tor* en 1981. Avec le recul, le film de Milius comme la chanson de Young peuvent être vus comme pressentiments de la mort du vieux pote de Young, Dennis Wilson. A l'instar de Vincent dans *Graffiti Party*, Dennis incarnait le jeune Californien qui avait tout eu, puis tout perdu. En 1983, trimbalant derrière lui une traînée de relations destructrices, il vivait comme Moe the Sleaze dans une pialle en ruine de Venice, à la colle avec Shawn, la cousine de Mike Love âgée de 15 ans. Lorsque son bref mariage avec la fille prit fin, le rebelle beau gosse du début des années 60 devint vraiment un poivrot de ponton. "La dernière fois que j'ai vu Dennis, j'étais sorti rendre visite à Peter Asher", se souvient James Taylor, qui faisait une apparition avec les Beach Boys dans le road movie culte *Macadam à deux voies* (1971)*. "J'avais eu un accident de voiture et Dennis est arrivé avec l'air complètement allumé, dans un état altéré... Il était vert et il bavait. Un mois plus tard, il était mort".

Pendant le dernier mois de sa vie, invité par l'héritier de la boucherie industrielle Georgie Hommel Jr, Wilson revint dans la maison même de Rustic canyon où Charles Manson et sa Famille s'étaient tout d'abord fixés en 1968. Le 23 décembre, il se présentera dans une clinique de désintoxication, pour en ressortir le jour de Noël.

Deux jours plus tard, meurtri et ravagé après une bringue, il plongea de son vieux bateau le *Harmony* à Marina Del Rey pour chercher des effets personnels qu'il avait jetés à l'eau. Quarante-cinq minutes plus tard, son corps fut repêché au fond du port. "Je pensais encore à Dennis comme à quelqu'un de très musclé, beau et charmeur", écrivit Brian Wilson, pour qui l'ironie de voir son frère englouti par le Pacifique était presque trop dure à encaisser. Contre toute attente, en outre, Dennis avait enregistré un des meilleurs albums jamais sortis du clan des Beach Boys, malheureusement oublié mais intitulé avec à propos *Pacific Ocean Blue* (1977). Presque entièrement né de la collaboration entre Wilson et son vieux copain Gregg Jakobson, l'album débordait de la musique que les Beach Boys auraient dû faire en groupe. Tour à tour funky ("Dreamer", "Friday Night") et d'une beauté obsédante ("Time", "Thoughts of You"), il était presque digne de Brian lui-même.

Il ne fallut pas moins qu'un personnage comme Ronald Reagan – pour qui les Beach Boys avaient joué lors d'un célèbre concert à la Maison Blanche, et dont la fille Patti, avec qui il s'était brouillé, avait été qu'une des petites amies de Dennis – pour accorder une dérogation spéciale afin que Wilson fut immergé en haute mer. C'était là le véritable surf-punk, selon les termes de Brian, "rejeté dans l'eau qui avait joué un rôle d'inspiratrice si fort dans nos deux vies».

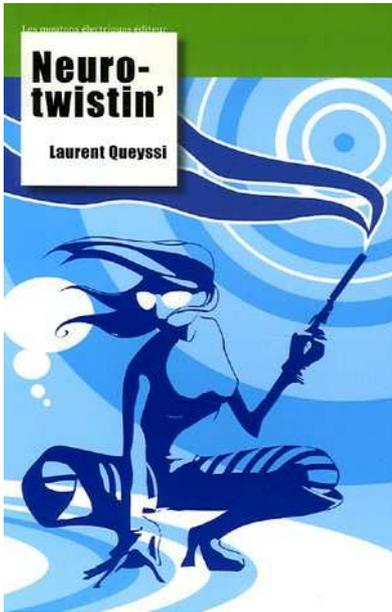
Barney Hoskyns, *Waiting for the Sun*, traduit de l'anglais par Héroïse Esquié et François Delmas, Paris, Editions Allia, 2004, pp. 416, 417.

* Petite erreur de l'auteur : il n'y a que Dennis Wilson qui joue dans ce film qui n'a rien à voir avec les autres Beach Boys, et James Taylor y fait plus qu'une "apparition".

Textes rassemblés et commentés par **Surfer Dan**

Dennis en littérature (suite)

Dennis, agent de la CIA



Dans son excellent roman, **Neurotwistin'** (Les Moutons Électriques Éditeur, 2006), **Laurent Queyssi** fait de Dennis un membre de la CIA, chargé d'une mission à Paris, à l'occasion du concert des Beach Boys à l'Olympia le 25 octobre 1966. Pendant son court séjour, Dennis pense au chef-d'œuvre que son frère Brian va bientôt achever et qui s'intitule encore à l'époque *Dumb Angel*. A son retour, il découvre le désastre, le départ de VDP et les remarques de Mike... mais il décide d'aider son frère au moyen d'un réseau d'informations, *l'intanciel*. Ainsi, Brian achèvera *Dumb Angel*...

Ces quelques pages (139-171) consacrées aux Wilson et au projet « Smile », aussi réussies que celles que leur avait consacrées **Lewis Shiner** dans **Fugues** (Editions Denoël, 2000), sont un des grands moments de ce livre passionnant dont le narrateur est...une grenouille.

Celebrate the news : Dennis à Monterey

Keith Abott, Un rêveur à Babylone, 10/18, pages 72-74.

Dans cette biographie de **Richard Brautigan**, Keith Abott rapporte une anecdote, lors du festival de Monterey en 1967, il avait trouvé un petit boulot de videur et, à cette occasion, fit connaissance avec Dennis :

« On nous avait remis une liste des groupes, avec ordre formel d'intercepter toute personne qui n'était pas impliquée directement dans les concerts de l'après-midi.

Les Beach Boys ne figuraient pas sur cette liste, si bien que quand leur batteur a demandé à accéder aux coulisses, j'ai refusé. Le Beach Boy a acquiescé et a agi comme si ma réponse avait été affirmative. Il a bondi dans les escaliers jusqu'à Ken. Je l'ai pris en chasse jusqu'en haut, titillé par cette odeur familière du bon vieux Mexique, qui émanait du sac à provision à moitié plein qu'il trimballait. Comme Ken ne céda pas, le Beach Boy s'est approché plus près encore, et il a murmuré :

« J'ai la came. Faites-moi entrer. »

Ken, tout sourire, regardait ailleurs, dans les feuillages.

Le Beach Boy s'impatientait, les yeux rivés sur la porte.

« Y m'attendent », expliqua-t-il.

A cet instant, j'ai compris que le sac qu'il apportait faisait de lui une exception à la règle. J'ai donc invité Ken à le laisser passer.

Ken a ignoré ma requête. Il s'est tourné vers le Beach Boy et a savoureusement fredonné :

« D'ac, j'avais t'laisser entrer, mais y faut d'abord que tu m'dises pourquoi Berkeley a nié l'existence de la voiture à moteur. »

Le Beach Boy n'avait pas cessé de scruter la porte.

« J'ai la came. Faites-moi entrer. »

Ken a levé avec préciosité le doigt dans sa direction.

« D'ac, mais y faut d'abord que tu m'dises pourquoi Berkeley a nié l'existence de la voiture à moteur ! C'est fastoche », indiqua-t-il.

Le Beach Boy voyait bien que la porte restait toujours close. Il leva la tête et aperçut Ken pour la première fois. Bienveillant, Ken lui lança un sourire :

« Alors... pourquoi Berkeley a-t-il nié l'existence de la voiture ? » est-il revenu à la charge.

« Pourquoi ? Parce que... allez, un petit effort... Parce que... »

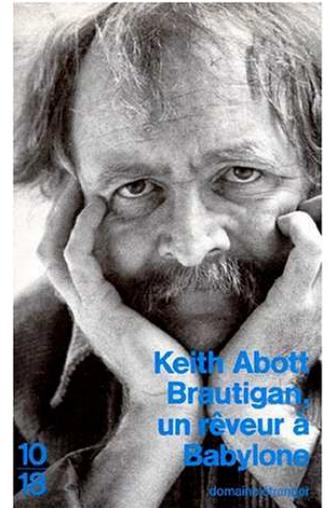
« Hé, j'apporte de bonnes nouvelles », grogna le Beach Boy.

Il entrouvrit le sac afin que Ken se rende compte de quoi il s'agissait. Ken n'y jeta pas le moindre regard, absorbé comme il l'était par ce que le Beach Boy venait de lui dire. La stupéfaction a balayé le visage de Ken, en même temps qu'il réalisait l'absolue profondeur de la réponse du Beach Boy à la question en suspens. Berkeley avait nié l'existence de la voiture à moteur.

« Bonnes nouvelles ! Ah ouais ! » éructa-t-il. « Bonnes nouvelles. Waaou, c'est exact. Bien sûr, ouais, c'est pour ça ! T'as tout bon ».

« C'est par là », suis-je intervenu, en écartant légèrement Ken du passage pour ouvrir la porte. Et le Beach Boy de disparaître à l'intérieur pour approvisionner le gang des musiciens ».

Textes assemblés et commentés par **Dr Faustroll**



Dennis, Harmony & Thunderbird



Harmony, le bateau tant aimé et dont Dennis Wilson a dû se séparer



La Ford Thunderbird 1955 de Dennis, restaurée

Carolyn, Oui !

Internet est une invention magique pour qui recherche des artistes intéressants.

Carolyn Edwards est de ceux là. Dans la lignée d'une Carole King, elle reprend le flambeau de l'auteur compositeur californien pour nos oreilles de 2006. Quand je vous aurai dit que des membres du groupe de Brian Wilson jouent avec elle, j'espère vous avoir donné envie de l'écouter.

Décrirais-tu ta musique comme de la pop californienne ?

Je pense que certaines des chansons tel que "Beauty Wasted" et "The Argument," peuvent être décrites comme étant de la pop californienne, bien qu'elles viennent d'un endroit plus sombre que la pop gorgée de soleil. "Beauty Wasted" parle d'un type dépressif qui n'arrive pas à sortir de sa chambre et le narrateur essaie de lui remonter le moral en lui disant qu'un "chaud ciel californien, tel un ami d'enfance au printemps, l'attend impatiemment dehors". "The Argument" est une sorte de chanson noire et angoissante sur un couple qui vit dans les endroits malfamés d'Hollywood, tout en citant des noms de rues d'Hollywood. En général, je dirais que ma musique est très américaine ; on y trouve également des éléments de la côte Est et de la côte Sud.

Comment décrirais-tu ta musique à quelqu'un qui ne la connaît pas ?

Je dirais que c'est de la pop au piano saupoudré d'un peu d'humour noir

Comment as-tu rencontré les Wondermints ?

C'était il y a si longtemps que je ne me le rappelle pas ! Je me souviens d'avoir assisté à un de leur premier concert au Raji vers 1992, un petit club sombre à Hollywood. Mon premier et plus fort souvenir est quand Gwynne Kahn, Lisa Mychols et moi avons chanté "Turkey Lurkey Christmas" à un spectacle de Noël, avec les Wondermints. "Turkey Lurkey Christmas" est une chanson déviante de Bacharach et David célébrant les joies du carnage; c'est aussi un morceau avec des changements d'accords et de tempo, que les Wondermints jouèrent avec aisance. Je fus complètement estomaquée par leur maîtrise instrumentale. Ils fréquentaient des cercles assez pop à l'époque alors que j'étais plutôt dans la scène rock indé de Silver Lake, mais nous nous aimions et nous respections vraiment.

Ce numéro d'In My Room est un spécial Dennis Wilson, que représente t'il pour toi

Dennis avait une grande âme et je pense qu'il a joué le rôle de muse pour Brian dès le début ; il semblait représenter l'image du surfeur californien et a probablement inspiré Brian pour écrire les premiers succès des Beach Boys. Dennis a aussi écrit de très belles chansons de son côté.

Ton premier souvenir des Beach Boys ?

Il y a des années, quelqu'un m'avait donné la quintessence d'une compilation des Beach Boys - il y avait des chansons de "Smile" et d'autres de "Pet Sounds" (je ne connaissais alors que les tubes). Après ça, je suis devenue complètement obsédée par eux. Aux U.S.A., dans les 70's, malheureusement beaucoup de chansons des

Beach Boys étaient utilisées pour les pubs télé. De la marque "Coppertone" à "Sunkist" (en France, remember Babybel - NDT-). Quand j'ai commencé à écouter les Beach Boys, j'essayais le plus possible de ne pas les associer à ces pubs horribles. Remarque, cela ne m'a pas pris longtemps.



Le Los Angeles de 2006 a-t'il encore des rapports avec celui de l'époque de Smile ?

Je ne pense pas. L.A. a tellement changé depuis et le monde aussi.

Qu'est ce que tu ne supportes pas à L.A ?

La circulation !! C'est complètement ridicule. Se garer est un véritable cauchemar. J'habite dans la région d'Echo Park / Silver Lake, qui est proche de Downtown L.A. Si je voulais aller à la plage un samedi, cela prendrait 20 minutes, ça n'en vaudrait pas la peine ! Il faudrait être coincé une heure sur la route, puis rouler pendant une autre heure et chercher un endroit où se garer. C'est impossible de se garer. Si tout va bien, le métro va devenir plus accessible et va desservir plus d'endroits. On a vraiment besoin de bons transports en commun. J'envie les gens qui vivent à Londres ou à New York et qui peuvent facilement prendre le métro.

Interview : Jean-Emmanuel DUBOIS

Carolyn Edwards: Carolyn Edwards (A True Classical Cd – TCCD-022, USA, 2005)

www.carolyndewards.com

www.myspace.com/carolyndewards

Petsounds-fr, la liste



La liste de discussion francophone consacrée à la musique de Brian Wilson, des Beach Boys et à tout ce qui s'y rapporte ... de près ou de loin



<http://fr.groups.yahoo.com/group/petsounds-fr/>

Petsounds-fr, le blog

Petsounds-fr, la liste de discussion, a désormais son Blog. Cet espace collectif est consacré à la musique de Brian Wilson et des Beach Boys, à leur univers ainsi qu'à celui des membres de la liste "Petsounds-fr". Chacun d'eux est un contributeur potentiel de ce blog.

Au-delà, chaque fan des Beach Boys et de Brian Wilson peut nous contacter : les colonnes vous sont ouvertes.

Le blog est animé par Hugues.

<http://petsounds-fr.over-blog.org/>

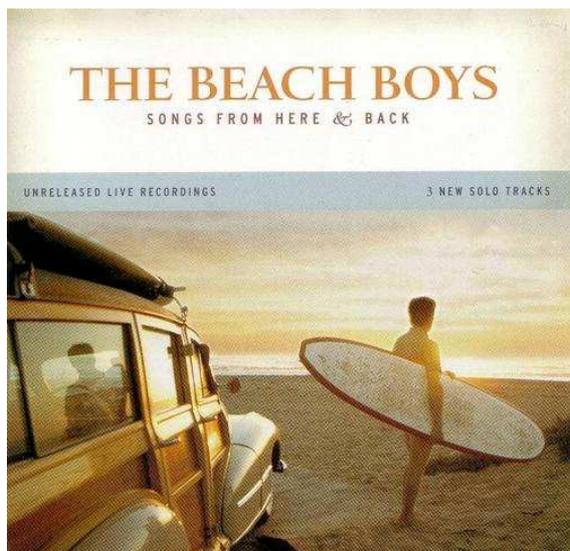
“Songs From Here And Back”

Le nouvel album des Beach Boys

Oh rien de magique ! Pas nos quatre survivants réunis dans un studio autour de nouveaux titres. Non, juste un projet un peu bâtarde réunissant des titres live enregistrés en 1974 et 1989 auxquels s'ajoutent trois titres solo de Brian Wilson, Al Jardine et Mike Love.

L'objet n'est disponible que dans les boutiques **Hallmark Gold Crown** ou sur leur site et n'est destiné qu'au marché nord-américain.

Charlie Dontsurf



1. Intro (live 1989)
2. Dance Dance Dance (live 1989)
3. Wouldn't It Be Nice (live 1974)
4. Surfer Girl (live 1989)
5. Kokomo (live 1989)
6. Car Medley Intro (live 1989)
7. Little Deuce Coupe (live 1989)
8. I Get Around (live 1989)
9. Good Vibrations (live 1974)
10. The Spirit Of Rock & Roll (studio, Brian Wilson, nouvelle version)
11. PT Cruiser (studio, Al Jardine)
12. Cool, Head, Warm Heart (studio, Mike Love)

Alors, le voilà, le dernier Beach Boys !! Celui que l'on n'attendait, à vrai dire, plus depuis longtemps. L'objet est étrange à plusieurs titres :

- il n'est distribué qu'aux Etats-Unis (ce qui en dit déjà long sur le contenu, les States n'ayant jamais vraiment plébiscité les entreprises les plus audacieuses et expérimentales de Brian Wilson et des Boys) ;
- il est constitué de 9 morceaux live, tirés essentiellement d'un concert de 1989 (sic !) et qui constituent le « back » du titre, sans doute ; plus 3 morceaux « nouveaux », enregistrés en studio.

Au total, donc, 12 morceaux pour à peine plus de 30 minutes de cd. C'est déjà une bonne nouvelle (ce sera peut-être bien la seule) : un album des Beach Boys d'une longueur égale à celle de « Friends », « Wild Honey », « Sunflower », « Surf's up » etc. : la grande époque, quoi !

Et ce contenu, alors ? J'y viens.

Et je commencerai par les 3 morceaux « nouveaux ». Une première étrangeté, ils ne sont guère nouveaux, au moins pour deux d'entre eux : le morceau de Brian, « Spirit of Rock & Roll » date des sessions de « Sweet Insanity » ; celui d'Alan Jardine, « PT Cruiser » est sorti en single en 2003 ; seul le titre de Mike, le dernier, est en fait nouveau. Que valent-ils ? Le morceau de Brian, réenregistré pour l'occasion avec son groupe actuel, connaît ici, enfin, sa première distribution officielle : on peut préférer, c'est mon cas, d'autres versions mais ce titre reste l'un des meilleurs de Brian depuis vingt ans.

Le morceau d'Alan Jardine lorgne largement du côté des premiers BB. Le morceau est agréable mais sans surprise.

Reste la contribution de Mike. Même constat : tout cela est bien agréable à entendre, avec des petits rappels estampillés BB du côté des chœurs.

Quant aux 9 titres live, là, les choses se corsent car qui joue ? Le livret est très précis sur les accompagnateurs mais entretient un flou artistique sur les BB présents dont on peut raisonnablement supposer que Brian n'en est pas (sa partie favorite sur « Surfer Girl », par exemple, est tenue par Al). Le choix des titres retenus n'a rien de révolutionnaire : on joue à fond la carte nostalgique, d'ailleurs l'ensemble du disque pourrait être sponsorisé au choix par Radio Bleue ou Notre Temps (ou leurs équivalents américains). Donc, que des tubes passant en revue les incontournables depuis « Little Deuce Coupe » (une version d'ailleurs faiblarde) jusqu'à « Kokomo » mais nous épargnant quand même « Barbara Ann » ou « Surfin' USA ».

En vérité, une question se pose à la fin de tout cela ? Pourquoi ce « nouveau » disque ? Quelle idée Alan Boyd et Mark Linett ont eu derrière la tête ? Car, tout cela repose quand même sur une escroquerie manifeste : faire croire à la réunion des BB survivants, ce qui est une grosse arnaque, chacun - Brian, Alan, Mike - ayant enregistré un morceau dans son coin avec son propre groupe.

Dr Faustroll

Les Beach Boys Réunis ? (!)

Al Jardine a annoncé au cours d'une interview qu'une réunion sur scène des Beach Boys survivants, Brian Wilson, Mike Love, Bruce Johnston et lui-même, serait envisagée. Elle aurait lieu à Londres, en novembre, à l'occasion du 40^{ème} anniversaire de l'album Pet Sounds. Le groupe jouerait sur scène, entre autre, l'album en entier. Une tournée pourrait suivre. Brian et Mike seraient, d'après Al, plutôt ouverts à ce projet.

Le conditionnel est bien sûr de rigueur. Souvenons-nous que nos garçons ont ces derniers temps plutôt l'habitude de se parler par avocats interposés ou devant un juge. Les fans doutent tellement de la réalisation du projet que cette nouvelle n'a guère émué les forums et listes de discussion du net ! Ne serait - ce finalement qu'un bon vieux rêve d'Al ?

En attendant, sur le toit de la Tour Capitol Records à Los Angeles, le 13 juin 2006, pour ramasser les sous, la compilation « Sounds Of Summer » est « double-platine », et célébrer le 40^{ème} anniversaire de la sortie de « Pet Sounds », ils étaient tous là !

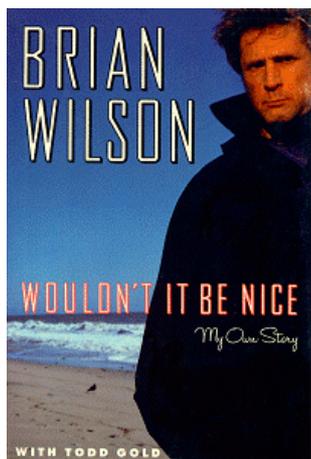
Charlie Dontsurf



Brian Wilson, Wouldn't It Be Nice : My Own Story

C'est l'histoire d'un livre que personne - ou à peu près - n'a lu. La raison ? L'auteur ne l'aurait pas écrit. Ce n'est pas que Brian ne saurait pas écrire, mais il serait parfaitement incapable de porter un regard un tant soit peu sérieux et cohérent sur sa propre histoire. Et qui l'aurait écrit alors ? Le vilain docteur Eugene Landy. Regardons tout cela de plus près ...

Brian n'a en effet pas écrit le livre. Comme bon nombre d'autobiographies de personnalités, celle-ci résulte de conversations que Brian a eues avec Todd Gold qui a, ensuite, écrit l'ouvrage. Ce dispositif est bien connu et remonte au moins à ... Marco Polo racontant sa vie à Rustichello de Pise. Au besoin, là où la mémoire de Brian a pu faire défaut, on a eu recours à d'autres témoignages, d'où l'impression parfois de relire ce que l'on sait déjà. C'est le cas en particulier pour les grands moments de la geste wilsonienne que l'on trouvera ici à leur place.



Le rôle de Landy : ces confessions ont été écrites au cours de la seconde thérapie de Brian (la plus longue et la plus controversée) et en font certainement partie. Il est, cependant, parfaitement vain d'accuser Landy d'avoir forcé Brian à noircir le tableau : seuls les Martiens, à vrai dire, pensent encore que la famille Wilson était heureuse et unie et les Beach Boys, un groupe de copains ! Que ceux qui croient, donc, que Murry Wilson était un bon père, Audrey Wilson une mère attentionnée et les deux frères, des soutiens indéfectibles de l'aîné passent leur chemin ! Ce livre n'est, en effet, pas pour eux. Mais, ils auront déjà

fait l'impasse sur les autres biographies qui ne disent pas autre chose.... De même, ceux qui pensent que Mike Love est un artiste désintéressé, qui n'a jamais cherché à tirer un profit uniquement mercantile des dons de son cousin et ne l'a jamais manipulé ; mais, eux aussi auront au passage « oublié » le récent procès,

parmi d'autres, que le triste sire a intenté à Brian et qui vient lourdement confirmer ce que l'on lit dans ce livre... Il ne faudrait pas pour autant supposer que le livre n'est qu'un tissu de ragots - à la manière de celui de Steven Gaines - : des faits sordides, il y en a, mais il est souvent question de musique, de création et des difficultés de vivre quand on n'est pas de son époque (I Just Wasn't Made For These Times nous confiait Brian en 1966 et ce livre le confirme amplement).

Là où l'accusation prend forme, par contre, c'est dans le plaidoyer pro domo que devient le livre à partir de l'année 1975, quand Brian entame sa première thérapie avec Landy et surtout, à partir de 1983, début de la seconde. Chaque ligne, ou presque, loue et encense le médecin miraculeux, mais pouvait-il en être autrement ? Brian est convaincu que Landy l'a sauvé et qu'il a enfin trouvé auprès de lui un appui qui lui a toujours manqué par ailleurs, tant dans sa famille - le père lui assénant jusqu'à plus soif le fameux : You're a loser ! -, que dans son groupe. Même si les méthodes du docteur ont pu lui sembler trop dures, le fait est là et on peut difficilement lui donner tort sur ce point : lors de la seconde thérapie, en 1983, les médecins lui donnaient une espérance de vie n'excédant pas un an !

En 1991, toutefois, les choses sont différentes : cette deuxième thérapie a tourné à l'escroquerie pure et simple. Brian n'est plus un patient qu'il faut soigner, c'est une vache à lait que Landy a à cœur de traire régulièrement. Sentant, à l'époque, que son rôle est de plus en plus suspect et contesté, Landy a certainement vu dans ces confessions l'occasion rêvée de se défendre et de maintenir sa pression. Les 150 dernières pages se contentent donc souvent de répéter la même chose jusqu'à l'écoeurement.

Que retenir finalement du livre ? D'abord, c'est une excellente biographie de Brian qui, une fois de plus, met l'accent sur l'inadaptation chronique du leader des Beach Boys à la vie sociale, mais aussi sur les aspects peu reluisants de ses partenaires : l'appât du gain, le racisme (l'épisode Carolyn Williams mériterait d'être plus amplement étudié - peut-être dans un prochain IMR ?), la jalousie. Ensuite, et même si Brian fut ici ou là « aidé », c'est une plongée vertigineuse dans son esprit. Enfin, ce livre procure une envie irrésistible de réécouter les disques de Brian, avec ou sans son groupe, ce qui est finalement l'essentiel.

Dr Faustroll

Pet Sounds & Good Vibrations : 40^{ème} Anniversaire

Capitol Records fait les choses en grand pour le 40^{ème} anniversaire de la sortie de l'album « Pet Sounds » et du single « Good Vibrations ».

Commençons par le 27 juin avec la sortie en édition limitée d'un cd single « Good Vibrations : 40th Anniversary » avec 5 versions différentes du titre et « Let's Go Away For A While », face B du single original.



Good Vibrations (45 version)
Good Vibrations (edit culled from various sessions)
Good Vibrations (alternate studio take)
Good Vibrations (instrumental)
Good Vibrations (live Honolulu, rehearsal, august 1967)
Let's Go Away For A While

Le 29 août, c'est à la fois un CD/DVD et un double vinyle de "Pet Sounds" qui verront le jour.

Le digipack CD/DVD, édition de luxe, comprendra l'album original en mono, stéréo, Dolby Digital 5.1 Surround Sound et Hi-Res 96 kHz/24-bit PCM Stéréo (ouf !) ainsi que des vidéos rares, un documentaire et une galerie photo.

Limitée à 10 000 exemplaires, le deuxième objet sera un vinyle couleur avec les mixes mono et stéréo.

Charlie Dontsurf



20 / 20

Excellent fanzine anglais
Disponible en contactant
Brian Davies à
lrwelloceanblue@hotmail.com

Aussi sur le web : <http://www.myspace.com/2020magazine>



IN MY ROOM, une production du Cabinet Médical Faustroll - Kokomo, Assistant Dentaire : Charlie Dontsurf, Secrétaire Médical : Valtchan V. Ont participé à ce numéro : Chris O'Hagaan, Surfer Dan, Pierre Mikailoff, Jean-Emmanuel Dubois, Gaël Tynevez. Special Guest : David Beard. Un Très Grand Merci à Bernard, de Rennes !
n° 5 - Été 2006 - Reproduction totale ou partielle interdite - Pour nous contacter : inmyroom@wanadoo.fr